

Les Vloms

par

Stéphane Morin

Quelque part sur la route 112, Michael Crovan, quatre ans, se promène en tricycle devant la maison. Son père, Benoît Crovan, le surveille en compagnie de sa femme, Louise Michel. Les vacances de la construction achèvent et Benoît en a profité pour passer plus de temps avec sa famille. Assis sur des chaises longues, Benoît lit *Duma Key* de Stephen King, alors que Louise ne fait que regarder leur fils en train de jouer. Soudain, Louise croit entendre une sonnerie. « T'as pas entendu le téléphone? » Benoît ne réagit pas, absorbé par son livre. « Benoît! » Ce dernier semble se réveiller. Il regarde enfin Louise. « Hein? Quoi? » Elle lui repose sa question. « Eh... Non, j'ai rien entendu. » Découragée, Louise se lève et dit tout en réajustant son haut de bikini : « Pourquoi est-ce que j'te pose la question? J'vais aller voir. Toi, surveille le p'tit. » Benoît lui dit qu'elle n'a pas à s'inquiéter. Alors qu'elle s'éloigne, Benoît remet le nez dans son livre.

Louise s'approche de la maison et entend clairement la sonnerie du téléphone. Elle se dépêche à entrer dans la maison en souhaitant que la personne qui appelle ne raccroche pas avant qu'elle arrive au téléphone. Même les doigts croisés, cette crainte se réalise. Le téléphone dans la main gauche, Louise laissa échapper quelques mots catholiques. Pendant ce temps, un camion s'en vient sur la route. Louise reconnaît bien ce son. C'est commun sur cette route. Mais un son que l'on entend moins souvent surprend Louise. Le camion freine brusquement et un énorme tapage en suit. Elle lâche aussitôt le téléphone et sort de la maison en courant.

Elle voit d'abord son mari, qui n'est plus en train de lire. Il est debout, les mains sur la tête et interpelle le seigneur. Son livre est renversé sur le gazon. L'énorme camion-citerne est renversé sur le long de la route. Louise accourt affolée vers son mari en criant. « Qu'est-ce qui

s'est passé? » Benoît ne répond pas. Il tremble et ne sait pas quoi dire. Louise regarde autour d'elle. Elle ne voit pas son fils ni même son petit tricycle. « Je ne vois pas Michael. Où est-t-il? Qu'est-ce qui s'est passé? » Louise agrippe Benoît par le collet d'un air menaçant. « Où est-ce qu'il est, hostie? T'étais sensé le surveiller! Y'est où! » Benoît finit par lever le bras droit pour lui indiquer la localisation. Louise regarde la direction qui pointe vers le camion. Son visage revient vers Benoît. Des larmes s'écoulent de ses yeux. « Non... Non... Ce n'est pas vrai... Pourquoi tu ne l'as pas surveillé? Pourquoi, hostie? » Elle se met à le marteler de coup sur le torse. « Je suis tellement désolé, Louise... J'lisais mon livre... » Il se fait couper la parole. « Ton hostie de livre! » Elle lâche Benoît et se penche pour ramasser le livre. Elle l'ouvre environ dans le milieu et se met à arracher des pages à la poignée. « Tiens, ton hostie d'livre, calvaire! » Benoît n'ose pas bouger. Il aime ce livre, certes. Mais sa femme souffre tout comme lui. Ce n'est pas de sa faute. C'est la sienne... Elle tire le livre par les couvertures et le fend en deux. « Chérie... » Elle se retourne et lance au loin les deux morceaux de livre. « J'sais pas quoi dire... » Louise fait volte-face et lui gifle le visage. Elle se remet à pleurer de plus belle, le visage dans les mains. « Je... J'suis vraiment désolé » Il avance les bras pour la prendre dans ses bras, mais cette dernière repousse son geste. « Comment as-tu pu? Tu as tué notre fils... » Benoît ne sait pas quoi répondre et préfère se taire. Comme si Louise ne pouvait plus supporter de regarder son mari, elle se met à marcher vers la route. Elle avance tremblante. Elle voit le camion fumant qui a tué son enfant. Les larmes ne cessent de couler. Avant même d'avoir atteint la route, Louise s'écroule, se laissant aller dans des pleurs d'une douleur abominable. Un liquide brun s'écoule du camion-citerne.

#

La route a été fermée à la circulation dans les deux directions suite à l'accident. Depuis deux semaines, Louise et Benoît ne sortent plus de la maison. La seule exception fut les

funérailles de leur fils. Ils ne répondent plus au téléphone. D'ailleurs, ils l'ont débranché pour ne pas avoir affaire à personne. Le couple ne parle presque plus. Benoît dort sur le divan. Louise lui en veut toujours. Elle le croit responsable de la mort de Michael. S'il n'avait pas été aussi irresponsable, égoïste et égocentrique... Il serait encore là. Benoît s'en veut énormément. Il aimait son fils. Il ne voulait pas qu'il parte ainsi. Il s'en veut de ne pas l'avoir surveillé. Il s'en veut d'avoir fait autant de mal à sa femme. C'est bien la dernière personne qui devrait en souffrir. Il ne sait jamais comment aborder Louise. Il a toujours peur de la faire pleurer ou qu'elle ne se fâche encore plus. La tension est à son plus haut et ça ne semble pas s'améliorer. Stéphanie, leur fille de douze ans, reste la plupart de son temps enfermée dans sa chambre. Elle est affectée par la mort de son petit frère, mais ce qui ajoute à sa douleur est le comportement de ses parents. Eux qui étaient si proches. Pour tuer le temps, elle lit, écoute la télévision, dessine. N'importe quoi pour lui changer les idées et occuper son esprit sur autre chose que la dispute de ses parents.

Les rideaux fermés, la famille n'a pu voir ce qui se passait à l'extérieur depuis ces deux dernières semaines. Le père était dans le salon et la mère dans la chambre des maîtres lorsqu'ils entendirent du verre se briser et leur fille hurler. Ils se précipitent aussitôt à l'étage en se dirigeant vers la porte d'où provient le cri de la jeune fille. Le regard apeuré de Louise croise celui de Benoît. Ce dernier ouvre la porte. Rien n'aurait pu préparer le couple à ce qu'il allait y trouver.

« Oh! Mon Dieu! Stéphanie! »

Quelque chose a fracassé la fenêtre et s'est emparé de Stéphanie. Un monstre, une créature... Une immense tête ovale de couleur brune faisant penser à un épi de maïs est soutenue d'une large tige jaune brune venant de l'extérieur avec divers rameaux noirs. Les jambes de Stéphanie dépassent de sa grande gueule dentelée. Les parents s'élancent vers la paire de jambes, mais c'est peine perdue. Ils tirent de toute leur force. La créature a une trop bonne prise. Désespérément, le couple tente de sauver ce qu'il peut de leur fille, même s'il est au courant qu'il

est trop tard. Le monstre arrache son repas aux mains du couple. Benoît et Louise en tombe sur le sol, alors que leur fille disparaît sous leurs yeux. Le père se relève pour aller à la fenêtre. Ce qu'il voit le stupéfait et l'horrifie. Outre le monstre qui vient de dévorer Stéphanie, des dizaines d'autres remplissent la cour arrière. La tige de chacun d'eux rejoint le sol où elle s'enracine. Il s'agit donc de plantes. Louise rejoint son mari pour partager son horrible vision.

- Benoît... Qu'est-ce que sont ces choses?
- Je ne sais pas trop. On dirait une sorte de plantes. D'énormes plantes... carnivores.
- Seigneur! Stéphanie...
- Notre pauvre petite fille.
- Qu'allons-nous faire?
- Je crois qu'on devrait d'abord descendre au salon.
- D'accord.

Louise sort lentement de la pièce, suivie de Benoît. Ce dernier remarque une feuille de papier sur le bureau de Stéphanie. Un dessin qu'elle a fait. Quelques crayons de couleur sont sortis de leur boîte. Benoît prend la feuille sans trop regarder ce qu'il y figure et puis descend au rez-de-chaussée. C'est après avoir descendu l'escalier qu'il décide de jeter un œil au dessin. Celui-ci montre une maison, leur maison. Devant la maison, Benoît reconnaît ces énormes plantes. Chacune d'elle est en train de dévorer une personne qu'il reconnaît sans trop de mal. Il s'agit de Louise, Stéphanie et lui. Un petit garçon est dessiné dans la rue. Il a les yeux en « X ». Benoît ne peut en regarder plus. Il froisse le dessin et l'enfouit dans l'une de ses poches de son pantalon. Avec tout ce qui leur arrive, l'homme décide d'épargner à sa femme ce funeste dessin.

C'est alors qu'il entend crier sa femme. Il se lance donc précipitamment vers le salon d'où provient le cri. Louise est face à l'une des fenêtres. Les rideaux sont tirés. L'on voit dehors de longues tiges mouvantes sortant du sol. Ces plantes sont partout.

- Louise! Ferme les rideaux!
- Quoi?
- Ferme les rideaux! Ils vont nous voir!

Louise obéit, alors que Benoît se précipite vers elle, la prenant par les épaules pour l'éloigner au plus vite de la fenêtre. Le verre éclate comme une détonation. Les rideaux virevoltent follement. Au travers du cadrage, la tête de l'une de ces plantes y est pénétrée, sa gueule béante cherchant un quelconque repas. À l'autre bout de la pièce, le couple, bras dans les bras, regarde cette chose monstrueuse qui voudrait bien le dévorer.

- On ferait mieux de quitter le salon.
- C'est ce que je me disais.

Le couple est sur le point de quitter la pièce pour rejoindre la cuisine, mais Benoît veut appeler de l'aide. Il se dirige vers le téléphone et le décroche, mais n'entend aucune tonalité. Benoît jure, lâche le combiné sans même le raccrocher et va rejoindre la cuisine.

- On n'a plus le téléphone
- Oh, non! Qu'est-ce qu'on va devenir?
- Je ne sais pas trop. Sûrement que les voisins vont voir ces plantes et faire venir de l'aide.
- Je le souhaite.
- À ton avis, d'où viennent ces choses?
- Je n'en sais rien. Par-contre, on dirait qu'elles ressemblent à ce genre de plantes qui pousse au printemps et à l'été. Tu sais, il y en a partout, surtout dans les endroits humides et ils ont une espèce de tête spongieuse en épis.
- Oui. Je vois de quoi tu parles. Mais malheureusement, ça ne nous avance pas beaucoup.

- Je sais... Il faut quand même tenir jusqu'à ce que les secours arrivent.

#

Plusieurs jours passent. Au bout d'une semaine, l'électricité est coupée. Le couple réussit tout de même à s'éclairer, utilisant bon nombre de chandelles. À l'occasion, un œil discret est jeté par les fenêtres de la cuisine ou des chambres. Les plantes sont très nombreuses. On y voit de peine la route qui a pris leur fils, et les voisins, Dieu seul sait s'ils sont encore en vie. Benoît et Louise, malgré la peur et le désespoir de la nourriture qui se fait rare, espèrent l'aide qu'ils ont besoin.

Une autre semaine passe. Rien ne bouge à l'extérieur, si ce n'est que ces plantes monstrueuses. Le couple a de plus en plus de difficulté à dormir. Il entend la maison grincer sans trop savoir d'où proviennent ces bruits. Benoît sent le désespoir pénétrer la maison. L'humidité attaque les murs. Une couleur verdâtre semble les tapisser par endroit. Les racines envahissent doucement le sous-sol. Ça fait maintenant deux semaines que le courant est coupé. L'espoir s'envole comme la nourriture qui, si rationnée pour la survivance, se gâte devenant pourriture. Des souris commencent à apparaître dans la maison. Les jours sont sombres et les nuits, plus noires que noir.

Un certain jour, alors que la nourriture consommable est pratiquement inexistante, la fin se fait proche. Benoît, la folie grimpante, en a assez. Ça ne peut plus durer. Il prend l'escalier en courant vers le sous-sol. Louise essaie de le retenir en lui disant que ce doit être infesté, mais c'est inutile. Elle attend apeurée, une ou deux minutes jusqu'à ce que le son d'une tronçonneuse retentisse. Le bruit est irrégulier. Benoît semble se défendre à l'aide de son outil. Ce dernier finit par remonter, essoufflé. Il regarde sa femme en lui disant qu'ils vont sortir d'ici. Il s'élance dans le salon où poussent de nombreuses plantes. Il coupe des tiges. Des plantes tombent sur le sol. Il s'efforce d'éviter les gueules qui essaient de le croquer. Il enjambe le cadrage de la fenêtre en

disant à Louise de la suivre. Benoît se déchaîne comme il peut contre ces plantes. Il s'élançe, tronçonneuse au-dessus de la tête, pour atteindre une tête près du sol. Dans la vitesse de l'élan, l'arme s'abaisse en arrière de Benoît, puis rencontre la tête de Louise qui se met à hurler. Remarquant le sang qui émane de son épouse, Benoît retire la tronçonneuse et la jette par terre. Il attrape sa femme dont ses jambes la lâchent. Son crâne est fendu sur trois pouces. Louise décède, alors que son mari laisse échapper des larmes. Le tout ne dure que quelques secondes. L'homme reprend ses esprits, se remet debout et reprend sa tronçonneuse qui est toujours en marche. Il s'élançe à nouveau vers les monstres végétaux. Il se met à crier tout en coupant les plantes qui les tenaient prisonniers. Plusieurs tombent. Malgré la fureur de sa vengeance, une plante réussit à arracher l'un de ses bras, celui qui tenait l'arme qui tombe aussitôt sur le sol. La douleur en résulte des cris plaintifs. Une autre plante agrippe le martyr par son bras unique et le soulève dans les airs. Plusieurs plantes l'attaquent en lui arrachant les jambes, tentant chacune d'avoir sa part de viande. Les cris de Benoît s'arrêtent, alors qu'on se délecte de sa chair.

#

À des kilomètres à la ronde, il n'y a plus âme qui vive. Pour ce qui est des survivants, s'il y en a, ce n'est qu'une question de temps avant qu'ils ne subissent le même sort que Benoît et Louise.